

M. de Ramezay s'était établi dans un quartier qui pouvait passer pour le St-Germain de Montréal. L'hôtel du baron de Longueuil, le château du marquis de Vaudrenil, la résidence de MM. de Contrecoeur, d'Eschambault et de Madame de Portneuf, veuve, je pense, du baron de Bécancour, se trouvaient dans l'espace compris aujourd'hui depuis la pieuse et modeste chapelle de Bonsecours jusqu'à ces arbres, deux et trois fois séculaires, que l'on voit encore sur l'ancien terrain des Jésuites près du palais de justice et dont les branches inclinées vers le sol semblent regretter le silence et la prière de leurs anciens maîtres.

Le site est magnifique : du haut de la colline que dominait le château, le regard plongeait en arrière sur la plaine encore boisée, où les chasseurs—tout le monde l'était à cette époque—poursuivaient un gibier abondant, où plus tard d'autres chasseurs, Amherst et Murray devaient s'avancer pour environner et saisir leur trop facile proie.

Du côté du fleuve, il y avait bien alors comme aujourd'hui cette verdure lointaine, ces eaux azurées qui semblent ne pouvoir finir, cet aspect riant, ces vues agréables inspirant une gaieté dont tout le monde se ressentait au temps de Charlevoix. Mais je parie que du haut de son balcon M. de Ramezay cherchait plutôt de l'œil les rares barques attachées au rivage, les vaisseaux du roi, quand ils se hasardaient jusqu'à Montréal, apportant deux fois l'année les nouvelles de l'ancien monde, l'amitié des parents, les souvenirs des amis, l'encouragement et les récompenses du grand roi, quelque fois aussi ses plaintes et ses réprimandes. Avec bien plus d'anxiété que n'en ont jamais produit l'Indien et l'Anglo-Saxon, il épiait l'arrivée des flottilles du temps : la perte d'un seul canot d'écorce ruinait souvent plus de personnes que le naufrage de la *Clyde* ou du *Canadian*. Si parfois Mme de Ramezay entendait le chant du matelot ou le cri du sauvage, son cœur maternel devait se serrer de douleur en pensant aux dangers que couraient ses deux fils, l'un dans les combats, l'autre au milieu des tempêtes.

Le titre qui est en tête de cet article m'avertit de rechercher seulement les souvenirs qui se rattachent à cette maison. Je ne dois donc mentionner la longue administration de M. de Ramezay, preuve de la confiance qu'on avait en lui, que pour rappeler qu'elle lui permit de réunir à différentes époques les officiers les plus distingués et les personnages les plus importants de toute la colonie, car les expéditions pour les pays d'en haut, les conseils de guerre, les conférences avec les sauvages, les foires annuelles attiraient à Montréal non seulement le gouverneur-général, l'intendant et leur suite, mais encore une foule considérable des différentes classes de la société.

A la mort de M. de Ramezay, en 1724, le château demeura la propriété de sa famille qui le garda jusqu'en 1745. A cette époque il n'était plus habité que par J. B. Roch Nicolas de Ramezay et son épouse, Louise Godefroy de Tonnancour. M. de la Gesse, son frère, s'était noyé dans le déplorable naufrage